



Pose, sur un feston, de la frange du lit de la chambre de l'Empereur, à Fontainebleau.

AMBASSADEURS DU SAVOIR-FAIRE DE FRANCE

Les Grands Ateliers

par Monelle Hayot

Il y a huit ans, Jean Bergeron, qui faisait rayonner l'image du Comité Colbert de Paris à Munich, Tokyo et New York, eut l'idée de fonder un comité d'excellence pour les métiers d'art de France.

Les Grands Ateliers étaient nés. Avec le charisme et l'inventivité dont il déborde, il cassait les idées reçues de métiers mourants, pour communiquer au monde l'excellence d'un savoir-faire millénaire en transformant la façon de le montrer. Les centaines d'amateurs invités, rue du Foin, dans un hôtel désaffecté transformé en « happening » digne des artistes contemporains d'avant-garde, ne me contrediront pas. Jean Bergeron n'est pas là où on l'attend car il est plus loin. Il y précède les autres, ceux qu'il fédère pour une cause qu'il mène au succès, avec la fausse insouciance caractéristique de l'esprit français.

La vocation des métiers d'art, l'application parfaite de leur objet à la rénovation des monuments d'exception que nous défendons ont conduit Jean de Lambertye à ouvrir les pages de Demeure Historique à Jean Bergeron, qui toute cette année nous révélera ces ateliers.

En huit ans, ces « mains et merveilles », selon l'expression inventée par Laurence Bonnet, l'autre cheville ouvrière de cette initiative, se sont donné deux présidents : Michel Germond, qui exprimera ses idées dans notre prochain numéro, et Rémy Brazet.



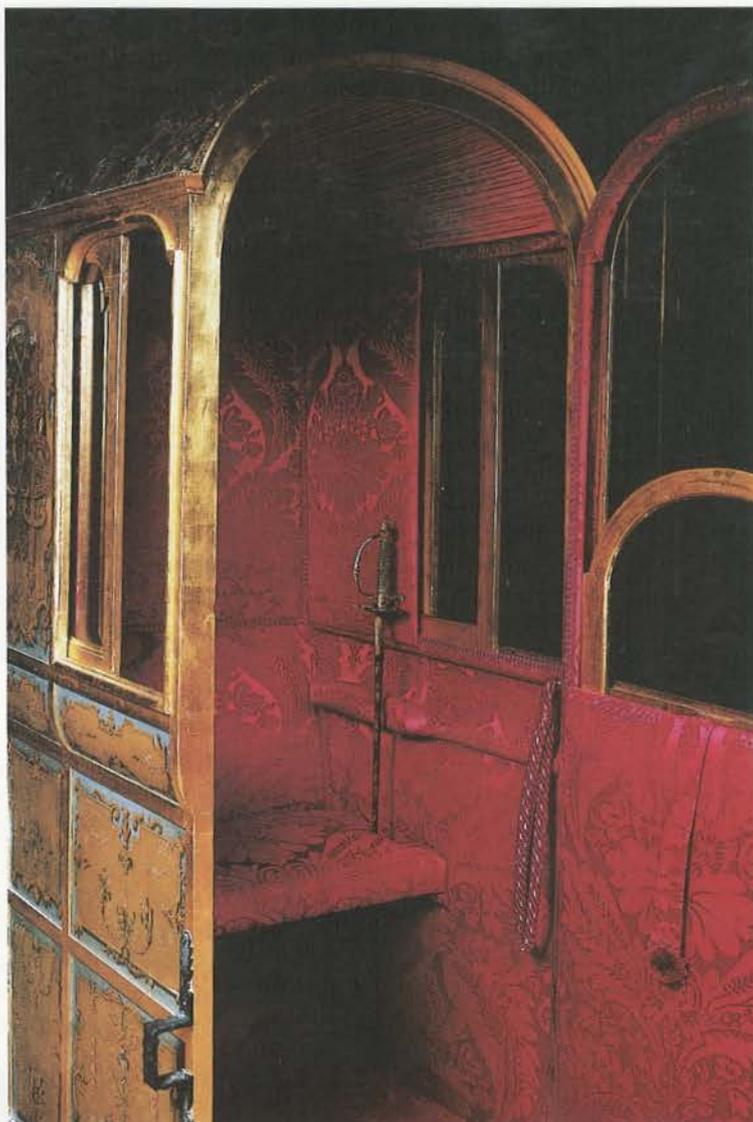
Vue générale des ateliers de Rémy Brazet, à Paris

Rémy Brazet est l'actuel président des Grands Ateliers. Au départ, il ne se destinait pas au métier de tapisserie. Il n'était pas l'aîné de ses frères, faisait des études d'histoire de l'art pour devenir antiquaire ou commissaire-priseur et avait déclaré tout net à son père qu'il suivrait son propre chemin. C'est un de ses professeurs à l'École du Louvre, qui lui ouvrit les yeux et la voie. Il suivit son avis et reprit l'affaire familiale.

S'il ne réalise pas de ses propres mains les commandes en cours, sa culture, son ouverture d'esprit et son sens des relations publiques lui ont permis de donner sa propre impulsion à un atelier fondé, de façon artisanale, par sa grand-mère puis, transformé en entreprise par son père. Ambassadeur du savoir-faire, interface entre les musées, les collectionneurs et ses ateliers, Rémy Brazet a l'intelligence du marché alliée à l'amour d'un patrimoine à sauvegarder dans des règles édictées par ceux qui l'ont inventé. Au sein des Grands Ateliers, il met sa générosité au service des autres avec enthousiasme, rapidité d'esprit et une vision large et ambitieuse de ce que tous ensemble ils représentent.

Les membres des Grands Ateliers se cooptent chaque année. Sans complaisance, ils se remettent en question en fonction d'une éthique commune, repensée de façon permanente. Dans une exigence de qualité qui refuse la rigidité d'idées préconçues. Il en résulte que l'appartenance aux Grands Ateliers est un véritable label.

Le souhait de Remy Brazet : que tous les métiers soient représentés. Il manque par exemple, un grand relieur et un encadreur.



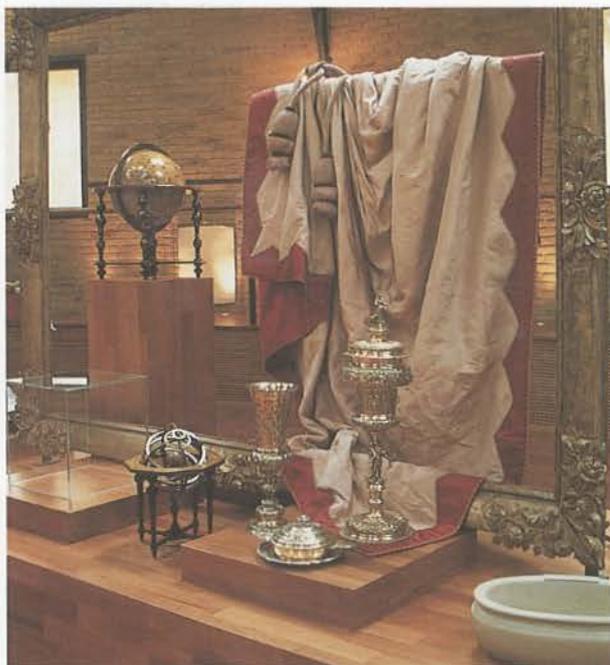
Or, la force de leur alliance est de pouvoir restituer un objet en respectant toutes les disciplines qui ont fait sa perfection. Il dit : « C'est l'inventaire des détails qui en dit le plus sur la qualité maison », et ajoute : « une chaîne s'est formée, assemblant à chaque maillon un métier qui n'est ni plus ni moins important qu'un autre, mais qui serait simplement rien sans les autres. Peut-être est-ce là la force qui les fera échapper ensemble aux dangers qu'une écologie mal comprise fait courir aux matériaux rares. À une loi sur les trente-cinq heures ignorant que le talent n'est pas interchangeable. À une mondialisation qui pousse certains à délocaliser les savoir-faire quitte à forger eux-mêmes leur propre concurrence.

Voulus au départ par Jean Bergeron comme une entité calquée sur le Comité Colbert, les Grands Ateliers ont la même vocation exportatrice dans une communication de prestige et d'inventivité.

Pourtant, après avoir bien voyagé, ils pourraient reprendre un cycle d'expositions à Paris qui les a vus naître et les réclame.

Le travail du tapisserie dans l'atelier de Remy Brazet.

en haut : la chaise à porteurs d'Haroué à gauche la mise en crin d'un siège Louis XVI,



UNE EXPOSITION : ABOUTISSEMENT

DE DEUX ANS ET DEMI DE TRAVAIL EN COMMUN

Les artisans travaillent chacun dans leur atelier. Jean Bergeron a créé les Grands Ateliers, pour leur donner envie d'en sortir, de communiquer leur art et d'œuvrer ensemble. Des manifestations organisées avec l'aide de tous aident à travailler en commun sur les objets. Elles constituent un ciment bénéfique pour l'harmonie de l'objet. Les deux dernières années ont été occupées à l'organisation d'une fête, essentielle pour la coordination de leur action.

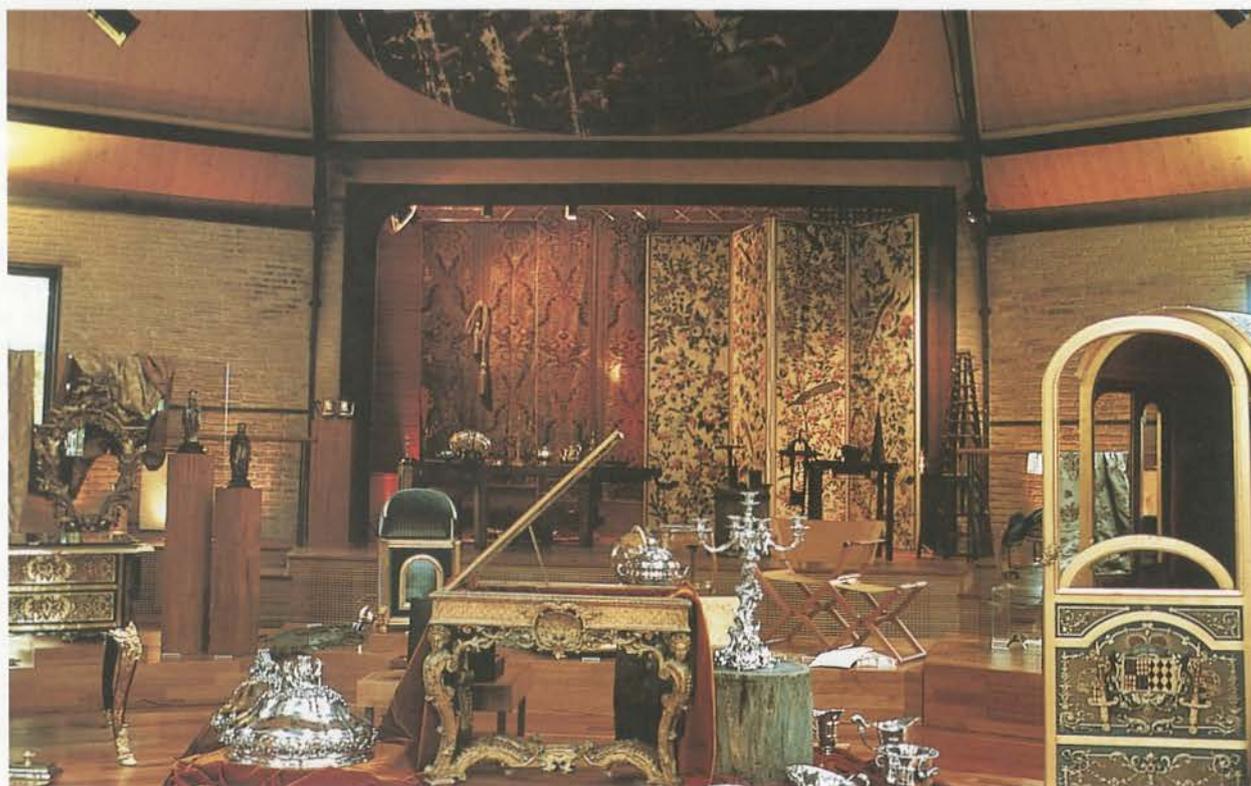
Vues générales du manège de Pregny, transformé en cabinet d'amateur, pour montrer les réalisations des Grands Ateliers.

Imaginez. Un vaste château, dessiné par Paxton, les fondations plantées dans le sol d'un jardin irrégulier, au milieu de cèdres du Liban, de chênes centenaires dominant le Léman. Là dans la pure tradition des pavillons de fêtes érigés au XVIII^e siècle, au cœur des fabriques voulues par l'architecte : serres, jardin d'hiver, manège de chevaux, s'intercalent des structures éphémères. Abris d'un jour, des tentes offrent le plaisir délicieux de veaux de lait qui rôtissent à côté de vins de famille, venus du monde entier. Plus loin la cour en U d'une remise d'attelages a été habillée de végétaux par la maîtresse de maison. Elle en a fait un patio d'automne, dont l'effet ravissant est renforcé par une fontaine en face de laquelle une table à gibier offre des grappes de raisins surdimensionnées, rendant en sucre l'effet de la réalité.

Nous sommes à Pregny, chez Benjamin et Ariane de Rothschild. Ces mécènes du troisième millénaire accueillent avec une élégance très contemporaine amateurs et artisans pour une rencontre dont l'esthétisme suscite le désir de faire aussi.

Poursuivant notre promenade, bordée de fleurs savamment folles, qui cassent l'ordre des allées, par leur gaieté colorée, nous parvenons au but de la fête, un manège. Voulu, au début du siècle, par l'aïeule du baron de Rothschild, qui dressait elle-même ses chevaux, une scène, au fond, lui permettait avec un petit orchestre de les entraîner en musique.

Entièrement restauré, il se dresse à nos yeux, transformé en cabinet de curiosité. Mais laissons-nous guider par la ravissante baronne.



ARIANE DE ROTHSCHILD NOUS EXPOSE DANS QUEL
ESPRIT ET COMMENT ELLE A TENU À DONNER
CE « COUP DE POUCE » AUX GRANDS ATELIERS

Le soutien aux Grands Ateliers est la priorité que s'est donnée dès sa création la fondation : « Maurice et Noémie de Rothschild, Fondation pour l'Art ». Née de la passion du baron et de la baronne Benjamin de Rothschild pour les métiers d'art, elle a été nommée en hommage aux grands-parents de Benjamin de Rothschild et de « sa recherche de la perfection dans l'harmonie ». Il a voulu associer chez lui, mécénat et artisanat dans ce qu'il a de plus noble et de plus achevé, qu'il soit ancré dans le contemporain ou qu'il s'attache au passé.

« Cette exposition nous a demandé deux ans et demi de préparation, explique Ariane de Rothschild. Nous projetant dans l'avenir, nous nous sommes demandés, avec Benjamin, si on la refaisait dans vingt ans, ce que serait l'évolution de ces métiers ?

J'ai visité presque tous les ateliers. Ce qui m'a touchée, c'est la passion qui anime les artisans, leur qualité humaine alliée à une modestie qui rend leur accueil chaleureux.

Nous avons pensé les choses dans le détail. Je n'ai pas exposé d'œuvres extraordinaires pour que l'artisan ne soit pas écrasé par l'artiste. Le but de cette exposition est la mise en valeur des hommes qui ont en main le devenir des œuvres. Nous l'avons mise en scène avec l'aide de Leïla Menchari et de Jean-Pierre Ollier, dans un esprit très Rothschild. Une atmosphère qui mêle les objets du XVI^e siècle à ceux du XX^e, recréant un cabinet de curiosité.

Je ne voulais pas d'une exposition sèche. L'enthousiasme pousse vers l'objet. Une atmosphère vivante donne envie de la recréer chez soi.

J'aime donner des idées aux autres, des idées d'objets de matières, des idées simples comme celle de gaufrer ses serviettes en papier pour les garden-parties l'été.

Il faut que les gens sentent que le prix du coup de cœur est souvent accessible.

Nous avons préparé cette suite de réceptions dans le moindre détail. Chaque atmosphère est différente, constituée de choses très simples. Le contenu de tous les paniers a poussé ici. C'est le menuisier de la maison qui a fait les bancs, et les cages ; les mets sont préparés à la maison et par respect pour les hôtes que je reçois, je goûte tous les menus. Je passe beaucoup de temps dans les compositions de décors et de jardins, à leur donner vie.

Le manège, qui permettait à la femme d'Adolphe de Rothschild de dresser ses chevaux au son de la musique d'un orchestre, a été restauré à l'identique, dans un esprit de modernité pour les infrastructures. Seules les fenêtres, le plafond en sapin et le plancher du sol ont été repensés en fonction du cabinet d'ama-



La baronne Benjamin de Rothschild dans le manège de Pregny.

teur que nous avons imaginé pour abriter les réalisations des Grands Ateliers. La volonté de notre couple a été de mener une action de mécénat sensible, de valoriser la culture du goût. Nous avons la conviction que les privés doivent faire ce que l'État ne peut pas faire. Je m'occupe ici du mobilier et des collections existantes. Benjamin, lui, est collectionneur ; il collectionne les couteaux par exemple, commande des objets à son goût, aime à discuter de leur réalisation, la faire adapter à la fonction. Il a une attirance naturelle pour la création.

Les collectionneurs sont redevables aux restaurateurs d'avoir permis à leurs collections de défier le temps. C'est à leur savoir-faire et à leur modestie devant l'œuvre de leurs prédécesseurs que les objets doivent de subsister.

Réalisations d'Alain de Saint Exupéry, qui a installé son atelier de restauration de serrures et de clefs, sous les voûtes XVIII^e des écuries du château de Fraysse, en Dordogne.



VOULUE PAR MINNIE DE BEAUVAU-CRAON, CETTE RESTAURATION FAIT APPEL À TOUS LES TALENTS CONJUGUÉS



La restauration de cette chaise à porteurs est exemplaire de la complémentarité des membres des Grands Ateliers.

Elle appartient à Marc, prince de Beauvau-Craon, fondateur du château d'Haroué en 1720. Il y fumait à son aise, grâce à une cheminée pratiquée dans le cuir de Cordoue du toit. L'ouverture à glissière de la fenêtre, lui permettait d'adapter son plaisir au gré du temps, et la somptuosité du décor ; de goûter sur son passage les beautés d'Haroué. Pour lui rendre son éclat, chaque métier a restitué les gestes répondant à sa fonction. Les montants de bois une fois restaurés par l'ébéniste, Michel Germond, Olivier Jobbé-Duval a pu les redorer, tandis que le toit, en cuir de Cordoue voyait ses fissures disparaître sous les mains expertes de Michèle Hénon dans l'atelier Martine Flé. Alain de Saint Exupéry a restauré les ferrures. Enfin Rémy Brazet, coordonnateur des opérations comme il a de tout temps été de coutume dans sa profession, retapissait l'intérieur, avec un taffetas plissé au plafond et un damas de soie sur les parois tissés tous deux par la maison Georges Le Manach. Ce travail de fond permettait de retrouver dans un des côtés de l'assise du siège l'encoche qui permettait au prince de Beauvau de parcourir ses huit kilomètres quotidiens, son épée au côté.

Martine Flé et Michèle Hénon, sont les interfaces d'un même atelier.

Martine Flé découvre la pose du parchemin auprès de son père, Adrien, qui parmi ses chantiers mythiques eut celui du paquebot *France*. Quand Martine Flé reprit le flambeau, c'est-à-dire : « les outils », elle ajouta aux techniques apprises, des talents de coloriste. Elle teint les peaux à l'éponge, habille de fausses reliures pour en faire des portes de bibliothèques, ou monte des ménagères aux formes des pièces d'orfèvrerie ou des couverts qu'elles doivent renfermer.

Michèle Hénon vient la rejoindre en 1985. Experte dans l'art de restaurer les meubles des années 30 qui réinventent le parchemin, le galuchat ou les gainages de cuir, elle se spécialise dans la restauration des cuirs.

Certains sont moulés chauffés et gaufrés sous presse, dorés ou argentés peints, selon une technique inventée à Cordoue, qui leur donne leur nom. Venus de Malines, Bruxelles ou Avignon, ces cuirs ont des coloris et des motifs qui signent souvent leur provenance. De formation, Michèle Hénon est laqueuse. Or le cuir de Cordoue prend ses origines en Chine au XI^e siècle où il aurait été inventé par les laqueurs. Par la Route de la soie, il traverse l'Orient et vient en Espagne. Cordoue devient un émirat arabe en 756, ce qui la fait rayonner dans toute l'Espagne musulmane. Ce cuir d'une grande beauté sera apporté en Flandres par Charles Quint, empereur d'Allemagne, prince de Flandre et roi d'Espagne au XVI^e siècle.

À Pregny, un grand paravent en cuir de Cordoue montrait le travail de Michèle Hénon. Elle y était, en outre, associée à la restauration de la chaise à porteurs d'Haroué dont elle a restitué les armoiries et le toit à cheminée, en cuir de Cordoue, significatif de l'importance du personnage auquel elle appartenait.



Les bois de la chaise d'Haroué ont été redorés par Olivier Jobbé-Duval. La maison dont hérita cet artisan d'art d'exception compte cinq générations dans la même famille.

La beauté des brunis, des patines, des contrastes entre parties brillantes et mates dépend de la préparation du support et de l'assiette. Ce que Olivier Jobbé-Duval définit en disant : « si le support est trop dur, les brunis seront rayés... si le support est trop mou, les brunis seront bosselés. »

L'assiette est constituée par la suite des gestes qui précèdent la pose de la feuille d'or. La description du travail, effectué sur une niche à chien présentée à Pregny, donne la succession des opérations qui relèvent toutes du même soin. Écoutons-le expliquer : « Il a fallu décaper à sec un apprêt moderne pour atteindre le bois, le resculpter pour redonner de la nervosité aux torsades avant d'aborder le travail classique : passer les couches de blanc, les gratter, les poncer, préparer l'assiette en mélangeant colle de peaux et terre rouge broyée. Puis, laisser infuser, passer trois couches d'assiette sur le blanc, les laisser sécher. Enlever les impuretés par un < coup de chien > pinceau très dur, puis la poussière du < chiennage > à l'aide d'un chiffon doux. Cela prêt, on pouvait doré. Cela se fait à l'eau laissée à température ambiante. On y trempe un < mouilleux >, pinceau très doux qui imbibe l'assiette de façon à ce que la feuille d'or qui y est appliquée, soit happée par l'eau comme par un aimant. Pour poser la feuille, on se met une once de crème sur la joue, on y passe la palette afin d'éviter que la feuille n'y adhère. »

L'excellence ne s'improvise pas.

